

rator with Hudson also for the preparation of the *Directory of Museums* published in 1975 as well) has taken great pains to discover anecdotes and descriptions of what eighteenth, nineteenth and twentieth century visitors have thought about their museums. He has depended mainly on diaries, journals, articles and surveys, for his bright and often amusing impressions of the attitudes and values not only of visitors but also of the museums themselves.

Chapter 2 "Entry as a Right" describes the shift in the mid-nineteenth century from museums as a exclusive centre for the élite to institutions open to the public at large. The Great Exhibition of 1851 seems to have acted as an important catalyst.

From there attention turns to "Museums as Educational Instruments." Discussion centres on the expansion by the Victorians of the museum phenomenon to Europe and America with the emphasis on their utility. Here we find the views of such men as Thomas Greenwood (*Museums and Art Galleries*, 1888), whose philosophy "was based on the belief that people could and should be trusted to educate themselves (in museums) and that the business of public bodies was to provide opportunities for this process to take place."

The twentieth century panorama is in part characterised by the temptation of museums to become tools of the state. There are interesting remarks, for instance, on the role of museums as part of the overall propaganda instrument of the Nazis.

The second part of the book discusses matters primarily of interest to museologists: "Arrangement and Communication" (Chapter 4) and "Museums in the Market Research Age" (Chapter 5). Here rather than a analytic approach to the question the authors maintain their format of quotation and comment, with elaborate footnotes. Rather more useful are some of their appendices, especially the bibliography of published reports of surveys of museum visitors from 1897-1974. At the least the book is required reading for museologists everywhere.

W. Hewitt BAYLEY,
Royal Ontario Museum.

* * *

L.S. STAVRIANOS. — *The Promise of the Coming Dark Age*. San Francisco: W.H. Freeman, 1976.

Ceux qui connaissent Stavrianos attendaient ce livre depuis longtemps, somme d'une expérience extraordinaire: un Grec, dont le père était né sur une île de la mer Egée; né lui-même sur les bords du Pacifique, à Vancouver, en contact étroit avec la communauté pauvre des Chinois de la ville. Un Gréco-Canadien qui, après avoir enseigné l'histoire à Queen's University, en Ontario, émigra aux États-Unis. Longtemps, professeur d'histoire à Northwestern University, au nord de Chicago, il est maintenant à la retraite à La Jolla, en Californie.

Son œuvre historique est à l'image de sa vie: d'abord la Grèce, puis les Balkans, enfin le monde, dans le sillage d'Arnold Toynbee (qui avait lui aussi commencé sa carrière comme professeur d'histoire de la Grèce moderne). Les deux œuvres les plus importantes de Stavrianos sont peut-être les meilleures du genre: *The Balkans since 1453* (chez Rinehart) et *The World to 1500*, suivi de *The World since 1500* (chez Prentice-Hall).

Voilà près de trois quarts de siècle que l'on parle, avec de plus en plus d'insistance, de la fin de l'Occident, depuis qu'Oswald Spengler écrivit son *Déclin de l'Occident* et il est normal qu'un historien de métier de la stature de Stavrianos, philosophe, écrive au soir de sa vie, sur ce déclin, de plus en plus évident et, semble-t-il, inéluctable. J'ai vainement cherché une histoire du monde qui ne fût pas occidentalocentriste. À l'exception de l'impressionnante *A Study of History* d'Arnold Toynbee, je n'ai trouvé que celle de Stavrianos. Et encore, Stavrianos, à mon avis, ne va pas assez loin dans son détachement à l'égard de l'Occident. Fondamentalement, il demeure un « humaniste », imbu de l'esprit de la Renaissance italienne qui fit l'Occident moderne.

Les autres histoires du monde sont toutes centrées sur l'Occident. Même *The Rise of the West* de W.H. McNeill l'est. Il demeure, en effet, encore difficile pour certains, de comprendre qu'intituler une histoire du monde plusieurs fois millénaire, « La montée de l'Occident », montée qui ne date que de la fin du XV^e siècle et se trouve déjà, aujourd'hui, au bout de son rouleau, c'est à peu près comme si, écrivant au début du XV^e siècle, on l'intitulait, « La montée de l'Orient ». Si on suivait pareille logique, rien n'empêcherait alors un auteur d'écrire, en 1945, son histoire du monde depuis cinq mille ans, en l'intitulant, « La montée des États-Unis » ou, peut-être, à la fin de ce siècle, « La montée de la Chine ».

Contrairement à ceux qui ont craint, au delà du déclin de l'Occident, un retour à un nouveau et « sombre » Moyen Âge, Stavrianos le souhaite comme un bien. Le mot d'ordre alors, dans ce nouveau « dark age » serait, « participation ». La participation dans la dignité de la pauvreté, celle des sociétés monacales transies de foi. Le Mont Athos sur le monde. Après tout, le cœur de l'Empire byzantin se trouvait et se trouve encore dans les couvents.

Mais Stavrianos n'est pas un passéiste et il regarde résolument vers les nouvelles formes de sociétés monacales : la Chine (du moins, jusqu'à la mort de Mao Tse-tung). J'ajouterai, pour ma part, l'Albanie. De plus, l'auteur ne se laisse pas aller à des généralités. Son livre est fort précieux et très richement documenté.

Dans son 3^e chapitre, « From Aristo-Technology to Demo-Technology », Stavrianos nous confronte avec le choix suivant : soit la technologie élitiste qui demande de grandes quantités de capital, d'énergie et de matériaux et nécessite la concentration, soit la technologie populaire qui demande peu de capital, d'énergie et de matériaux et permet la déconcentration. Il insiste sur le fait que la démo-technologie est facilitée justement à cause des progrès impressionnants de la technologie actuelle. Il étudie donc successivement ces deux possibilités, dans l'industrie, la cellule sociale (communauté), l'agriculture des pays développés. Puis, dans le Tiers-Monde et particulièrement en Chine. Sa réponse : dans le monde entier, en pays développé, comme en pays sous-développé, la démo-technologie s'impose progressivement comme seule solution possible à l'impasse de la civilisation occidentale, issue de la Renaissance et dont la monstruosité avait été, dès le XVIII^e siècle, dénoncée par Jean-Jacques Rousseau.

Dimitri KITSIKIS,
Université d'Ottawa.